

**Zeitschrift:** Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter  
**Herausgeber:** Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg  
**Band:** - (2005)  
**Heft:** 16: Le château de Gruyères = Das Schloss Greyerz  
  
**Artikel:** La ville de Gruyères, du chef-lieu à la capitale touristique  
**Autor:** Lauper, Aloys  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1035740>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 27.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LA VILLE DE GRUYÈRES, DU CHEF-LIEU À LA CAPITALE TOURISTIQUE

ALOYS LAUPER

À droite les montagnes, à gauche le vallonnement des campagnes, la ville s'offrant en un seul coup d'œil depuis la porte de Chavonne puis un étroit passage et le château derrière son paravent urbain: le site de Gruyères vaut tous les décors de théâtre! Isolée sur son tertre, la ville profite sans retenue de son statut d'icône. Entre rénovations urbaines et réhabilitation d'un passé mythique, le XIX<sup>e</sup> siècle offre cependant une histoire plus contrastée que le sur-mesure des vitrines du siècle suivant apprêtées pour le tourisme de masse.

Février 1798. On patrouille en ville pour veiller à ce que personne «n'insulte l'Arbre de liberté planté pour signe de sûreté publique». Le président du nouveau district de Gruyères fait nettoyer le premier étage de la «saunerie» pour y aménager une chambre d'arrêt. Le rez-de-chaussée, boisé et pourvu d'un fourneau en fonte, est transformé en corps de garde<sup>1</sup>. L'avant-toit lambrissé réalisé en 1782 pour couvrir l'ancien calvaire du Belluard abrite désormais les anges gardiens de l'Helvétique, face à une maison encore signalée en 1824 (fig. 169)<sup>2</sup> comme ancien hôtel de la monnaie (act. rue du Bourg 41). Guillaume Tell est au programme des tragédies jouées à Gruyères pendant qu'à Epagny, on démantèle les fourches patibulaires<sup>3</sup>.

Janvier 1801. On réorganise les écoles et on installe maître et maîtresse dans de vieilles maisons bourgeoises délaissées par leurs propriétaires au voisinage des tours-portes en sursis. Les garçons et leur régent sont logés au nord de

la porte de Sainte-Agathe (act. rue de l'Eglise 3), les filles au sud de la porte du Belluard, dans une «vieille mesure» acquise en 1807 (act. rue du Bourg 19)<sup>4</sup>. En 1829, l'architecte bullois Jean-Pierre Desbiolles sera chargé du plan de reconstruction de la maison d'Henri Ansermot pour y loger plus décemment l'Ecole des Filles<sup>5</sup>.

## Monument et mythe: l'indissociable couple

Pendant qu'on liquide les emblèmes de la féodalité dont on n'a plus l'usage, on épargne les signes du sacré auxquels on continue de s'identifier. Protégés par des auvents, les calvaires marquaient traditionnellement les entrées de ville. Jean-François Reyff (vers 1616-1673), le fameux sculpteur de Fribourg, avait reçu commande en août 1637 du Calvaire de la porte de Sainte-Agathe, installé deux ans plus tard dans un édicule adossé

1 ACG, PCC 1798-1807, 1<sup>er</sup> février, 15 juillet, 12 août, 2 et 8 septembre, 6 décembre 1798. Le débit de sel, désormais annexé au corps de garde, fut une nouvelle fois déplacé du côté opposé en 1827 pour faire place à la nouvelle pompe à incendie (ACG, PCC 1817-1828, 13 mars et 9 juillet 1827).

2 AEF, Département des bâtiments, Plan 305.

3 ACG, PCC 1798-1807, 9 février 1799 et 3 août 1800. La potence était alors dressée à l'entrée d'Epagny, sur le commun des Prays. Le 8 avril 1767, les frères Jean et Christophe Ruffieux, de la paroisse de Chevrières, y furent pendus pour des vols commis à Lucens et pour avoir forcé les portes de la chapelle et de la sacristie du Pâquier (AEF, Chroniques 25, 8 avril 1767).

4 ACG, PCC 1798-1807, 19 mars 1805 et 29 janvier 1807.

5 ACG, PCC 1828-1838, 14 décembre 1829.

ÉTUDE

à l'enceinte du Clos des Cerfs. Pierre Ardieu (1649-1735), de Bulle, avait réalisé en 1705 le groupe du Belluard, érigé devant le puits d'Avau, à l'entrée principale de la ville. Peintes et dorées par Gottfried Bräutigam en 1707, les sculptures avaient souffert de la pluie, de la neige et du gel. Repeintes en 1765 par Charles Pidoux, elles avaient finalement été déplacées contre le débit communal du sel, fermant la place du marché<sup>6</sup>. Un troisième Christ en croix dont on a perdu la trace était dressé sur le chemin du château, au centre du Bourg d'En-Haut, dans l'alignement de trois puits et citernes. On ne sait par contre rien d'un éventuel calvaire de la porte de Chavonne. Le Conseil veillera avec sollicitude au maintien de ce patrimoine. En 1831, constatant le mauvais état de plusieurs «croix publiques», il en fera faire des neuves, en chêne, pour les Rogations<sup>7</sup>. Délabrées, la porte de Sainte-Agathe et la maison contiguë du doyen, déjà signalée en ruine en 1802<sup>8</sup>, furent abattues, mais on s'efforça de maintenir l'enceinte partout ailleurs malgré plusieurs éboulements. En 1811, il fallut démolir et reconstruire une part de la muraille et l'une des tours poivrières de la porte du Belluard. Ce ne fut pas suffisant. Pour éviter la ruine de cet élément significatif de la ville, d'importantes réparations furent à nouveau menées en 1844 sous la direction du maçon Mossier. Et c'est à regret qu'on se résolut à abattre, en hiver 1860, la porte de Chavonne qui menaçait de s'écrouler<sup>9</sup>. Les Gruériens étaient en effet attachés à cette architecture désuète: en atteste leur réaction à l'annonce de la vente de la tour de Chupyâ Bârba comme carrière. Ils adressèrent en 1828 une supplique au gouvernement pour éviter la disparition de «cet antique monument de notre ancienne splendeur, dont l'aspect majestueux donne à la ville de Gruyères tant de relief et doit réveiller dans tous les cœurs bien nés des sentiments de tendresse»<sup>10</sup>. La tour fut donc épargnée et servit dès 1832 à sécher les peaux des bêtes abattues en contrebas, dans l'abattoir adossé à l'enceinte sud-ouest (act. rue du Bourg 10A)<sup>11</sup>. S'accrochant à une histoire qui se confondait déjà avec le mythe, les Gruériens ont donc attribué une dimension nouvelle, celle du monument, à des tours et murailles où d'autres ne voulaient voir que des symboles de la tyrannie, bons à la casse. En conservant le château, le Belluard – dont Isidore Castella restaura et compléta en 1916 le motif armorié sous la direction du peintre Eugène Reichlen<sup>12</sup>, la tour de Chupyâ Bârba et l'enceinte, on préservait le décor d'une

histoire romanesque en cours de réécriture. Les baies néogothiques de l'église confirment cet attachement précoce à l'image d'un passé revisité. Pour la reconstruction de la nef détruite par un incendie le 22 mai 1856, l'architecte Jakob-Ulrich Lendi (1825-1871), alors Intendant des bâtiments de l'Etat, s'est en effet inspiré des baies à lancettes du clocher construit en 1682 par le maître maçon Pierre-Joseph Robadey, de Lessoc<sup>13</sup>, et non des fenêtres du chœur de 1731-1732<sup>14</sup>, deux parties de l'édifice épargnées par le sinistre.

## Petites fabriques et faux espoirs

Alors que Bulle affichait sa prospérité dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle en restructurant sa place du marché<sup>15</sup>, par la reconstruction notamment des boutiques sur les fossés en 1796, leur équivalent à Gruyères tombait inexorablement en ruine<sup>16</sup> sans qu'aucun projet ne tente d'y remédier. Isolée de la grand-route de l'Intyamon et toujours difficile à gagner malgré la réfection des chemins d'accès en 1764-1765, dépourvue de commerces, de foires et de marchés importants, la «pauvre villette» n'offrait guère d'intérêt et semblait condamnée à n'être plus qu'«un nid de hiboux et de chouettes»<sup>17</sup>.

Alignées en dessous des mesures à grain de la halle au blé – dont il ne reste que le nom attaché à une auberge, les boutiques avaient déjà disparu en 1824. Le marché s'étirait autrefois de la fontaine du Belluard jusqu'à la place de la Maison de Ville, au pied du Bourg d'En-Haut. Comme à Fribourg ou à Bulle, cet espace avait un double statut de place de commerce et de lieu de justice. Les sentences de mort étaient proclamées devant la «saunerie appelée la cour»<sup>18</sup>, précédée du pilier de juridiction surmonté d'une girouette aux armes de Fribourg. Après la reconstruction de la charpente du bâtiment, le carcan fut déplacé, le 25 février 1783, «au bas du petit mur de la descente de Saint-Germain»<sup>19</sup>. En 1884, la suppression d'une part des pavés pour la réalisation de la voie charretière menant au château sanctionna la disparition de la place du marché, désormais coupée en deux et réduite à un lambeau de placette juste bonne à monter les ponts de danse de la Bénichon. Dans ces conditions, les aubergistes ne menaient pas grand train et personne ne vint leur contester leurs maigres ressources. Gruyères en resta donc à ses quatre adresses: l'Auberge communale au

6 Le 4 mai 1921, une note d'honoraires fut acquittée à l'architecte Fernand Dumas, également chargé de la restauration de l'église, pour «des travaux de restauration du calvaire près de l'église et du grand auvent et calvaire du centre de la ville». Gaston Faravel fut payé en 1934 pour avoir entièrement repeint les sculptures (ACG, 4.4.1 Divers, Rapport sur la restauration des Calvaires de Gruyères).

7 ACG, PCC 1828-1838, 24 janvier 1831.

8 ACG, PAC 1799-1805, 20 janvier 1801, 21 juin et 30 décembre 1802.

9 ACG, PCC 1848-1867, 29 octobre 1860.

10 ACG, PCC 1817-1828, 22 janvier et 18 mars 1828.

11 Elles étaient séchées jusqu'alors au Bourg d'En-Haut, dans les combles de la Maison de Ville (ACG, PCC 1828-1838, 1<sup>er</sup> mai 1832).

12 ACG, 4.4 Divers. Castella réalisera en 1923 une frise peinte à l'Hôtel de Ville, avec une série d'écussons suisses.

13 AEF, RN 2781, f° 179, convention entre la commune de Gruyères et Pierre Joseph Robadey «pour la massonnerie nécessaire à la tour de l'église paroissiale de Mr St Theodule a Gruyère». Le 28 août 1689, ce clocher sera foudroyé et les cloches détruites. Le beffroi et la flèche auraient été reconstruits par le maître charpentier Pierre Pasquier, du Pâquier (THORIN 101).

14 Le chœur fut réédifié par le doyen Jean-Jacques Ruffieux, de Broc, qui avait également fait construire la chapelle de la Daudaz à Grandvillard (1704), celle de Notre-Dame des Marches à Broc (1704-1705) ainsi que la cure de Gruyères (1711).

15 Voir à ce sujet Aloys LAUPER, Bulle au XVIII<sup>e</sup> siècle, une ville sans histoire?, in: L'incendie de Bulle en 1805. Ville détruite. Ville reconstruite, Bulle 2005.

16 Ainsi, en avril 1801, on demanda la reconstruction ou le démontage de «la boutique appartenant à Jacques Castella, Messenger, tombant en ruine, et menaçant de faire naufrage et de causer des accidents inévitables» (ACG, PAC 1799-1805, 29 avril 1801).



Fig. 135 La ville de Gruyères et le Bourg d'En-Haut vers 1890, entre la maison forte de la famille de Saint-Germain et le château des comtes.  
Abb. 135 Die Greizer Oberstadt zwischen dem Festen Haus der Junker Saint-Germain und dem Schloss der Grafen, um 1890.

rez-de-chaussée de la Maison de Ville (act. rue du Château 3A), l'Auberge des Trois Fleurs de Lys (act. rue du Bourg 14), le Cabaret du Lion d'Or ouvert en 1698 par le curial Gachet (act. rue du Bourg 31) et l'Auberge de la Croix-Blanche à Epagny (act. route de l'Intyamon 336). On comprend dès lors la bienveillance avec laquelle on accueillait en 1850 les Bovy et leur soi-disant projet de fabrique d'horlogerie. Les moyens des nouveaux propriétaires laissaient présager des lendemains plus heureux qu'une précédente expérience du même genre.

En 1817 en effet, une convention avait été signée avec la compagnie Kern & Guidi, de Fribourg, pour l'établissement d'une fabrique de cotonnade à Gruyères. A l'instar de la fabrique de bienfaisance de Fribourg, elle était destinée à remettre au travail les indigents de la ville. Le tressage de la paille, introduit deux ans plus tôt pour occuper les pauvres et les jeunes sans travail, ne suffisait pas à résorber le problème<sup>20</sup>.

Après avoir installé quelques métiers dans l'ancienne maison du sel de l'Etat, à l'entrée du château, les promoteurs du projet envisagèrent de construire un bâtiment dans l'enceinte du Belluard, sur le jeu de quilles et de boules<sup>21</sup>, mais ils se heurtèrent à l'opposition farouche des communes de la châtellenie, chargées de son entretien. Trop petite pour être rentable, encore inachevée en 1818, l'entreprise était vouée à l'échec. En 1821, des négociations furent menées avec les tisserands Théodule et Joseph Rime, d'Epagny, pour la reprise de cette manufacture, sans succès semble-t-il. En 1829 déjà, on étudia la possibilité d'y aménager un poste de gendarmerie. Trois ans plus tard, après l'incendie de la fabrique de draps du Gottéron, à Fribourg, on envisagea de faire venir à Gruyères son contremaître mais on y renonça à cause de sa mauvaise réputation<sup>22</sup>. Le projet fut alors abandonné. En 1839, la bourgeoisie loua le bâtiment au cordier Joseph Doutaz. Finalement vendu en 1852 à

17 «Il ne faut pas s'étonner si les marchés et les foires de Gruyère sont bientôt réduits à néant. Les Bourgeois de Gruyère ont fait aux étrangers de tres belles routes de tous cotés pour éviter leur ville et passer à Bulle, qui de jour en jour devient plus florissante au lieu qui les devoient toutes faire aboutir à Gruyère, et en adoucir les avenues de toutes parts; ainsi cette pauvre villette va devenir deserte et ne sera plus à l'avenir qu'un nid de hiboux et de chouettes. (...) La restauration des chemins marquées ces jours passée d'ordre de LL. EE. par Mrs. le Secret Weck et le chancelier Castella d'icy à la Tinne continuée jusqu'à Bulle, contribuera encore à écraser totalement les marchés et les foires de Gruyère» (AEF, Chroniques 25, mai 1765).

18 AEF, Chroniques 25, 8 avril 1767.

19 AEF, Chroniques 25, 25 février 1783. Sa base seule a été conservée au milieu du pavage actuel.



John Bovy, le bâtiment médiéval disparut au printemps 1890 sous les pics des démolisseurs (fig. 109).<sup>23</sup>

Le 25 août 1830, le moulin à poudre du Laviau, établi depuis 1629 sur le ruisseau de Saussivue, explose et pulvérise le martinet. Construite en 1778 par l'Etat de Fribourg, cette fabrique avait déjà remplacé un édifice détruit par une précédente explosion le 5 septembre 1760. Pendant plusieurs années, la commune de Gruyères multiplia en vain ambassades et pétitions afin d'inciter le gouvernement à faire reconstruire ce moulin au même endroit pour «conserver à Gruyères ce dernier lambeau» de son industrie<sup>24</sup>.

## La reconversion du Bourg d'En-Haut

Les changements d'institution se doublent à Gruyères d'un remaniement de la géographie du pouvoir, autrefois concentré dans le Bourg d'En-Haut, qui perdra successivement ses baillis, ses préfets puis ses syndics. Fermée par la porte de Saint-Germain, la ville haute présentait au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle déjà un caractère éclaté, comme l'atteste le plan géométrique<sup>25</sup> levé en 1741-1745 (fig. 168). Au sud-est, du côté des Pré-alpes, douze parcelles en lanières s'étiraient entre la maison forte de l'ancienne famille de Saint-Germain et le magasin du sel de l'Etat. Elles étaient occupées par un rang de cinq maisons, interrompu par des jardins cernant deux grandes habitations groupées<sup>26</sup>. Les deux maisons isolées construites vis-à-vis du magasin du sel, côté

Epagny, s'inscrivaient dans le prolongement d'un rang nord-ouest dont il ne subsistait plus qu'une amorce en aval, indice d'une densification urbaine plus marquée au Moyen Âge ou tout au moins d'un plan homogène ordonné autour d'une rue centrale. En tête de ce petit ensemble construit, Leurs Excellences de Fribourg entretenaient un four banal, refait vers 1668 et en 1752, à l'occasion de grands chantiers menés au château. La banalité figurant au nombre des privilèges abolis en 1798, les particuliers furent dès lors autorisés à établir un four dans leur demeure et à y cuire leur pain. Quand le Conseil communal de Gruyères demanda au gouvernement de faire réparer son bâtiment, en octobre 1817, l'Etat préféra le lui céder plutôt que de l'entretenir à perte<sup>27</sup>. La maison mitoyenne était alors, comme bien d'autres à Gruyères, en si mauvais état que sa propriétaire l'abandonna à la ville qui la fit restaurer en 1828-1829 pour y installer ses archives<sup>28</sup>. On en reconstruisit la charpente et on y posa des tuiles au lieu des bardeaux qui couvraient encore presque tous les toits de la ville. Le rez-de-chaussée de cette bâtisse abritait la chapelle de saint Maurice, desservant l'hôpital bourgeoisial contigu, fondé le 2 juillet 1411 par Dom Nicolas Joly, curé de Villarvolard et bourgeois de Gruyères. Cette vénérable institution occupait une «vieille maison»<sup>29</sup> construite par les bourgeois de Gruyères dans les années 1420. Le bâtiment transformé en 1766 fut en partie reconstruit en 1836-1840<sup>30</sup>. Sa chapelle, consacrée le 20 mai 1431, avait été agrandie trois ans plus tôt<sup>31</sup>. Le charitable hôpital se confondait

20 THORIN 342.

21 Supprimé en 1830 à cause des dangers qu'il représentait pour les passants.

22 ACG, PCC 1828-1838, 1<sup>er</sup> mai 1832.

23 Sur cette fabrique voir: ACG, PAC 1811-1835, 22 janvier 1817 et 1836-1893, 12 juillet 1839 et 27 octobre 1850; ACG, PCC 1817-1828, 1<sup>er</sup>, 11 et 27 août, 9 et 31 octobre, 12 novembre et 15 décembre 1817; PCC 1818-1838, 30 mars et 11 mai 1821.

24 ACG, PCC 1811-1835, 13 septembre 1830 (avec relation du drame), 23 novembre 1833, 7 janvier 1834 et 17 avril 1835; AEF, Chroniques 25, 5 septembre 1760 et été 1778.

25 AEF, E 78, Plan géométrique de Gruyères, 1741-1745, pl. 1-2.

26 Le plan de la commune de Gruyères levé en 1855-1856 (AEF, Rfp 128, la-c) montre que les trois maisons médianes avaient déjà disparu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

27 ACG, 3.1 Bâtiments [Charrois], 4, 6, 11, 15, 18, 20, 21, 27 et ACG, 4.1 Divers.

28 ACG, PCC 8 mai et 24 décembre 1827. Les archives étaient précédemment conservées dans «la Grotte», soit une cave humide sous la Maison de Ville.

29 AEF, Af 8, Cadastre incendie de Gruyères 1812-1823. La plupart des maisons intra-muros y sont désignées comme «vieilles».

30 ACG, PAC 1811-1835, 11 juillet 1834 et ACG 3.3.7 Bâtiments, réparation à l'hôpital, compte commencé le 8 mai 1836. Les travaux de maçonnerie furent réalisés par le maître-maçon Denis Chillier, la nouvelle charpente par le maître André Krebert, les travaux de menuiserie par Joseph Pasquier et le gyp-sage par le maître Joseph Mazzoni.

Fig. 136 La chapellenie, le «château Saint-Germain» et les maisons propriété de la commune, dessinées en avril / mai 1871 par le voyageur britannique Henry John Terry (Musée Gruérien, Bulle).  
Abb. 136 Die Kaplanei, das Haus der Junker Saint-Germain und die gemeindeeigenen Gebäude, gezeichnet im April/Mai 1871 vom Briten Henry John Terry (Greizer Museum, Bulle).

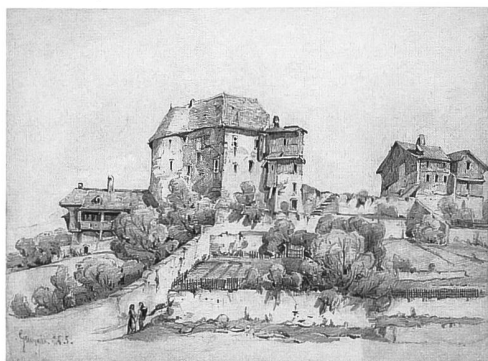


Fig. 137 Le four banal, les Archives, l'Hôpital, la Maison de Ville et l'ancienne maison Gachet, cachée par une grange, dessinés en 1871 par Henry John Terry (Musée Gruérien, Bulle).  
Abb. 137 Gemeindeofen, Archiv, Spital und Rathaus; versteckt hinter einer Scheune das ehem. Haus Gachet. Zeichnung von Henry John Terry, 1871 (Greizer Museum, Bulle).





Fig. 138 «L'avenue du château» en construction, en février 1890, peu après la démolition des maisons Ansermot et Murith, avec l'ancienne maison du sel dite «La Fabrique» sous son toit à un pan (Album Balland, Musée gruérien).

Abb. 138 Die Avenue du Château im Bau, kurz nach dem Abbruch der Häuser Ansermot und Murith im Februar 1890. Das alte Salzhaus – auch Fabrik genannt – ist an seinem Pultdach zu erkennen (Greizerzer Museum, Album Balland).

avec la Maison de Ville et son auberge, fermant l'angle nord du Bourg d'En-Haut à la verticale d'une petite place dite de la Maison de Ville. D'importants travaux y avaient été réalisés au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent le plafond de la grande salle occidentale daté de 1558-1559, et son décor peint millésimé 1680<sup>32</sup>. En 1782, la ville avait fait reconstruire la maison attenante où venait s'appuyer la porte de Saint-Germain<sup>33</sup>. L'ancienne maison de la famille Gachet fut ainsi annexée à la Maison de Ville. Avec les deux maisons certes vétustes qu'elle avait encore acquises avant 1812 (à l'emplacement des actuels rue du Château 4 et 6), la ville avait donc fait main basse sur le Bourg d'En-Haut. Tous les bourgeois en seront délogés, heureusement remplacés dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle par les écoliers, les pauvres, les vieillards et les orphelins de l'hospice ainsi que par les sourds-muets d'un institut spécialisé. Sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, l'hôpital allait d'abord se muer en Hospice des pauvres. En 1863, l'assemblée communale accepta de mettre à disposition du «nouvel hôpital de Gruyères», une partie de la Maison de Ville, tout en lui offrant également la jouissance

du jardin du Clos des Cerfs<sup>34</sup>. Des travaux de réaménagement importants furent réalisés en 1871-1872, sur les plans du menuisier bullois Adolphe Rouiller: démolition des anciennes distributions, nouvelles liaisons entre les bâtiments, aménagement d'un logement pour les Sœurs, de dortoirs et de chambres pour les malades, réalisation de trois nouvelles salles au-dessus de la chapelle et dans la Maison de Ville<sup>35</sup>. En 1898, trois chambres pour vieillards furent en outre aménagées sur les plans de Sylvestre Paquier dans l'ancien four banal<sup>36</sup>.

Les années 1890 furent la décennie des rocadés. En 1891, la commune acquit l'ancien Cabaret du Lion d'Or (act. rue du Bourg 29, Café de l'Hôtel de Ville) pour y transférer l'administration communale. L'ancienne maison de ville fut réaménagée en maison d'école, avec Ecole supérieure des garçons au sous-sol, Ecole moyenne des garçons au rez-de-chaussée et Ecole moyenne des filles au 1<sup>er</sup> étage<sup>37</sup>. L'ancienne école des garçons, au bas de la rue de l'Eglise, fut cédée au clergé en 1897, en échange d'une maison (act. rue du Bourg 17) faisant face à l'Auberge de la Fleur de Lys<sup>38</sup>. En 1920 enfin, la ville acquit d'Alexis Bovet l'auberge du Saint-Georges (act. rue du Bourg 22) qui abrita pour un temps la salle du Conseil<sup>39</sup>.

31 Le 5 février 1785, le sanctuaire fut enrichi d'un nouveau maître-autel peint par Gottfried Locher.

32 ASBC, Home St-Germain, rapport final des travaux de conservation et de restauration des décors peints et des plafonds, Restaurateurs d'Art associés 83, 1991. Faut-il y voir le résultat de la commande passée en 1676 à un peintre alors actif au château, à qui l'on demanda de rehausser de peintures la grande salle de la maison de ville (THORIN 284)?

33 AEF, Chroniques 25, 1782.

34 AC Gruyères, PAC 1836-1893, 18 octobre 1863 et PCC 1848-1867, 17 octobre 1863 et 20 juillet 1864. En 1869, l'Hôpital envisagea également l'achat du domaine de Laviau pour y recueillir les enfants pauvres et orphelins, sur le modèle de la ferme-institut de la Perrausa ouverte en 1851 à Treyvaux (ACG, PAC 1836-1893, 25 mars 1869).

35 ACG, 3.3.6 Bâtiments, Plans du rez-de-chaussée et du 1<sup>er</sup> étage du nouvel hôpital de Gruyères, A. Roullier, entrepreneur à Bulle, 29 janvier 1871 et 3.3.7 Bâtiments, devis du 3 février 1871 et du 16 mai 1872, comptes de réparation et d'aménagement 1871-1872. Les travaux majeurs furent réalisés par le menuisier Rouiller, par les frères Gachet maçons et par le gypseur Mazzoni. Le potier bullois Louis Affentauschegg fournit les poêles.

36 ACG, PAC 1893-1911, 26 novembre et 6 décembre 1897, 2 mai et 16 mai 1898 et PCC 1895-1900, 26 novembre et 6 décembre 1897, 16 mai 1898.

37 ACG, PAC 1836-1893, 2 mars 1890; ACG, 3.4.7 Bâtiments, soumission pour les aménagements à apporter à l'ancien hôtel de ville de Gruyères pour l'installation de salles d'école.

38 ACG, Administration communale 1.7 Ventes, 30 novembre 1897.

39 ACG, Administration communale 1.7 Ventes, acte de vente du 29 avril 1920.

## Un exercice de style pour les écoles

Les palais scolaires de la République chrétienne de Georges Python devaient manifester un attachement aux valeurs traditionnelles. Elles prenaient donc volontiers l'apparence des fermes du XVIII<sup>e</sup> siècle ou des manoirs gothiques tardifs, leur rhétorique architecturale puisant dans la grammaire des formes Heimatstil. Gruyères ne pouvait faire exception. La commune s'adressa donc à un maître du genre, l'architecte bullois Louis Waeber (1881-1962). Après un apprentissage à Fribourg dans le bureau de Léon Hertling, il avait suivi l'Ecole Polytechnique de Vienne avant d'ouvrir un bureau d'architecte à Bulle en 1905. Avec son associé Ernest Gribi, il avait notamment construit la remarquable école primaire de Broc, en 1908-1909. En 1911, le bureau reprit la façade côté ville de l'ancienne Maison de Ville qu'il dota d'un nouveau socle en appareil rustique, de nouvelles baies avec linteaux en accolade dans le plus pur style grüerien et d'un nouveau cadran d'horloge. Cette façade «relookée» se fondait parfaitement dans une ville conservant de nombreuses façades du XVI<sup>e</sup> siècle. Waeber et Gribi furent ensuite chargés du projet de restauration de la maison destinée à la future école régionale. Le 21 février 1913, le bâtiment fut la proie des flammes et l'on fut obligé de tout reconstruire. Jouant avec les motifs régionaux, en particulier la double accolade si souvent utilisée dans l'Intyamon au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Ecole régionale dressée en 1913-1915 compte parmi les réalisations les plus abouties du Heimatstil fribourgeois<sup>40</sup>. A même époque, Waeber & Gribi furent en outre chargés de la réalisation de l'Hospice Duvillard à Epagny. Après avoir étudié en 1912 la possibilité de transformer l'ancienne auberge du Lion d'Or aux Addoux, ils dressèrent trois ans plus tard les plans d'un nouveau bâtiment où le régionalisme trouvait sa confirmation comme style officiel.

### Des sourds-muets aux «sourds-parlant»

Avec l'hospice des pauvres et les écoles, l'Institut des Sourds-Muets de Gruyères fut la troisième institution campée sur le haut de la ville, à l'ombre du château Saint-Germain qu'elle occupa entre 1890 et 1921, avant son transfert à Fribourg, au Guintzet. Il fut créé à l'initiative de Sœur Bernalde Jaggi, originaire de Varone (VS),



Fig. 139 La place du marché de Gruyères entre la fontaine du Belluard (1745) et l'ancien débit de sel ou corps de garde, peu après la réalisation de la «voie charrettière», en 1884. Abb. 139 Der Greyerzer Marktplatz zwischen dem Belluard-Brunnen (1745) und dem alten Salzhaus oder Wachlokal, kurz nach der Anlage des Fahrstreifens 1884.

alors institutrice à l'école inférieure des garçons de Gruyères. A la rentrée de mai 1886, elle avait trouvé parmi ses nouveaux élèves un enfant sourd-muet, Oscar Bussard, que ses parents jugeaient inutile de scolariser mais qu'elle prit sous sa protection. Durant un séjour de trois semaines au Pensionnat Sainte-Marie d'Ueberstorf, la fondatrice fut initiée aux bases de l'enseignement des sourds-muets. En 1887, à la faveur d'une retraite à Schwytz dans la maison mère de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix d'Ingenbohl, la religieuse grüerienne obtint l'appui de la Supérieure Générale pour son projet d'établissement pour sourds-muets à Gruyères. En 1890, Sœur Bernalde et Sœur Cornélia, alors directrice du pensionnat d'Ueberstorf, achetèrent pour 6500 francs à Louis Dafflon, de la Tour-de-Trême, le «château Saint-Germain», inhabité depuis plusieurs années, avec grange, écurie, prairie et jardin. L'entrepreneur Pharisa, d'Estavannens, y entreprit aussitôt des travaux en vue de l'installation du futur «Asile pour les sourds-muets», placé sous le patronage de saint Joseph. «Le château devint l'Institut proprement dit et fut distribué en dortoirs, salles de classe, réfectoires, appartements pour les Sœurs. L'étable fut transformée en salle de bains, la grange devint la dépense, près de la cuisine». Sur le conseil de M<sup>re</sup> Merillod et aux frais de l'Etat de Fribourg – dont ce fut la seule contribution, Sœur Bernalde fut envoyée se former auprès de l'Institut des

40 ACG, 3.2.4 - 3.2.6 Bâtiments, avec notamment les plans du projet de restauration (avril 1913) ainsi que le projet de reconstruction (mai-juin 1913). Le bâtiment fut construit par l'entrepreneur Jean Gurtner, d'Albeuve, le charpentier François Castella, le menuisier Alfred Pasquier et l'entreprise de gypserie et peinture Contant Cesa, de Bulle.

41 Archives de la Maison des Sœurs d'Ingenbohl, Ch. des Kybourg 20 à Fribourg, Institut St. Joseph à Gruyères, in: Chronique 1886-1926, 3 - 157.

42 M<sup>re</sup> Deruaz bénit le sanctuaire le 11 juillet. Il baptisa sa petite cloche sous le nom d'Anne avec pour marraine Anne Lapp, d'Epagny, insigne bienfaitrice de l'Institut, et pour parrain l'entrepreneur Pharisa.

43 L'Education de la Vierge par sainte Anne (baie de gauche), le Christ en majesté entre la Vierge et saint Joseph (triplet central) et saint Pancrace (baie de droite). L'Education de la Vierge et saint Pancrace: «ayant dégringolé une belle nuit d'orage, grâce à un solennel courant d'air, la partie inférieure du tableau a dû être refaite» (Chronique, voir n. 41, 84-85).

Dames du Sacré-Cœur de Chambéry. Le 8 mai 1890, le nouvel établissement accueillait ses 24 premiers pensionnaires<sup>41</sup>. En juin, les Sœurs acquirent la petite maison contiguë de Madeleine Dafflon, ainsi que son jardin, où fut aménagée une place de récréation. Cet immeuble vétuste fut démoli et remplacé par un bâtiment annexé à la maison Saint-Germain, comprenant théâtre, salle d'examen et un petit dortoir des filles. Les travaux furent réalisés d'après les plans fournis, semble-t-il, par l'«architecte de la Maison-mère» Gisler. L'établissement qui comptait une quarantaine de pensionnaires en octobre 1891 ne pouvait se développer qu'au nord-est, en direction de la future école régionale. En mai 1891, les Sœurs achetèrent un troisième immeuble, la maison Castella-Gachet, puis un quatrième, propriété de l'Hospice des pauvres et de la commune. Leur démolition permit d'ériger l'aumônerie et la chapelle de l'Institut (act. rue du Château 4) ainsi qu'un bûcher, une grande salle à manger et une salle à coucher reliés au noyau initial. Construite par l'entrepreneur Pharisa, sur les plans sans doute de l'architecte Gisler, l'aumônerie et la chapelle furent achevées en juillet 1892<sup>42</sup>.

Le 27 janvier 1898, l'institut acquit son dernier bâtiment, la maison des Chanoines ou chapellenie, adossée au château Saint-Germain, à l'entrée du Bourg d'En-haut (act. rue du Bourg 40). Depuis l'été 1896, cette petite maison était louée «à des étrangers en séjour à Gruyères». Achetée 4500 francs avec son jardin, elle abrita d'abord une classe pour élèves anormaux. Les 60 élèves qui fréquentaient l'établissement nécessitaient

Fig. 140 La ville de Gruyères avec au sud-ouest la porte de Chavonne démolie en 1860, lithographie de Joseph Reichlen d'après une photographie de D. Gaillard.

Abb. 140 Die Stadt Greyerz mit dem 1860 abgebrochenen Chavonne-Tor im Südwesten. Lithographie von Joseph Reichlen, nach einer Photographie von D. Gaillard.



Fig. 141 La Ville de Gruyères, en direction de la porte de Chavonne, dans les années 1890, avec à gauche les auberges du Saint-Georges et de la Fleur de Lys.

Abb. 141 Die Stadt Greyerz in den 1890er Jahren. Blick in Richtung Chavonne-Tor, links die Herbergen Saint-Georges und Fleur de Lys.

plus de personnel. En 1899, on se résolut à transformer cette maison du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle dotée d'une grange. Exhaussée d'un étage «formant deux belles pièces, savoir: un beau dortoir et une belle vaste salle d'ouvrage, et en plus, trois petites chambrettes», l'édifice baptisé «Maison Ste Elisabeth» fut couvert d'un toit plat, l'un des premiers et l'un des rares toits-terrasses du canton, offrant «une vue superbe sur tous les points de l'horizon». Cette construction mettait fin au développement de l'Institut St-Joseph. En 1908, le chœur de la chapelle «rempli de salpêtre», dut être démoli. Les vitraux<sup>43</sup> réalisés en 1891 par le peintre-verrier Richard-Arthur Nüscheler (1877-1950) furent déposés, réparés et remontés dans le nouveau chevet reconstruit à l'identique. L'artiste zurichois, peintre-décorateur, peintre-verrier et restaurateur reconnu<sup>44</sup>, réalisa alors un nouveau décor d'ensemble, avec fausses tentures et draperies dans le chœur. Sur le mur aveugle de la nef, Nüscheler peignit un saint François parlant aux oiseaux ainsi que la guérison du sourd-muet, deux grandes compositions dans des cadres faisant écho aux fenêtres vis-à-vis, complétées par deux tondi sur la tribune, un portrait néobyzantin de la Vierge à l'Enfant et un saint Joseph. Déjà convertie au Heimatstil, Gruyères s'est ainsi enrichie d'un édifice néo-classique abritant un décor réalisé par l'un des artistes décorateurs les plus réputés de Suisse dans les années 1900.

44 Formé à la Kunstgewerbeschule de Zurich, puis chez le verrier Karl Wehrli, il avait suivi les cours de l'historien d'art J. Rudolf Rahn à l'Ecole polytechnique de Zurich. Sous sa direction, il entreprit la restauration des vitraux de Königsfelden (XIV<sup>e</sup> s.). En 1908, il réalisa les vitraux et le décor peint de l'église de Lumbrein (GR). L'année suivante, les Sœurs d'Ingenbohl lui confièrent la réalisation du décor de leur chapelle mortuaire (Institut Ingenbohl SZ) et de la chapelle de Gruyères.

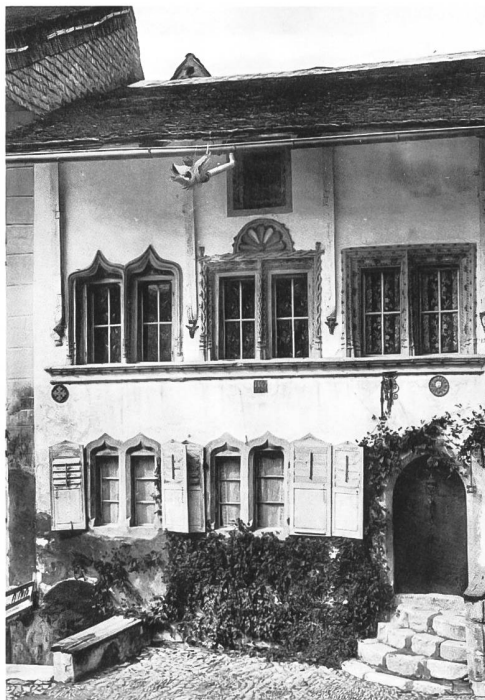


## En route vers la station touristique

En 1859, Baedeker n'a trouvé dans la «salle petite ville de Gruyère» que de «modestes» auberges à épingle dans son guide de voyage<sup>45</sup>. La ville, il est vrai, cache mal sa misère derrière un patrimoine prestigieux mais en déliquescence. Le pittoresque des maisons vétustes et couvertes de bardeaux ne parvient pas à faire oublier les murs qui dégringolent et les bâtiments en ruine que leurs propriétaires, faute de moyens, abandonnent à la commune. La ville pare au plus pressé et s'inquiète notamment de l'état des pavés, ceux des routes d'accès à la ville en priorité, mais également les surfaces intra-muros, qui n'avaient peut-être plus été refaites depuis 1745. En mai 1823, on cherche donc des maîtres paveurs pour seconder le maçon Victor Bussard chargé de rénover le «Grand Chemin» de Gruyères à Epagny. En 1829-1833, le pavage du Belluard est refait à neuf alors qu'en 1827 on a renoncé, faute de moyens, à paver la «montée des Gottes» qui fut temporairement gravelée. La restauration du château et son ouverture progressive

Fig. 142 La façade de la maison dite de Chalamala datée 1535, dans les années 1890, avec encadrements du premier étage en stucs, dragon de gargouille et toit de bardeaux

Abb. 142 Die Fassade des sog. Chalamala-Hauses, datiert 1535, in den 1890er Jahren: Fenstereinfassungen im 1. Stock aus Stuck, Drachen-Wasserspeier und Schindeldach.



GRUYÈRES. — Grande salle de la Chalamala (côté droit)  
Dans son grand cadre de bois sculpté, Chalamala, le célèbre bouffon du Comte Pierre, se moque d'un couple d'amoureux roucoulant dans les ombres crépusculaires. À côté, trois tableaux, dont une admirable Vierge italienne, berçant l'Enfant divin, de Sassoferrato, élève du Dominiquin (1608). Du manteau de la cheminée émane un jovial Chalamala prêchant la morale aimable et tolérante du Gai Savoir; et, au milieu de la pièce, c'est encore un facétieux Chalamala contant une drôlatique histoire du bon vieux temps. — Cette salle, restaurée en 1906 par Victor Tissot, est un petit Musée.

Fig. 143 La grande salle de Chalamala aménagée en 1906 par Victor Tissot dans la maison dite de Chalamala, un mémorial au bouffon des comtes de Gruyères, en écho au château. Abb. 143 Der grosse Chalamala-Saal, 1906 von Victor Tissot im sog. Chalamala-Haus als Denkmal für den Hofnarren der Grafen von Greyerz und als Echo des Schlosses eingerichtet.

aux visiteurs suffiront dans un premier temps à séduire les voyageurs. Les rénovations urbaines brutales furent heureusement limitées au Bourg d'En-Haut où le projet d'Institut des Sourds-Muets, la création de «l'avenue» et du portail du château ainsi que le tracé du nouveau «chemin de la côte», contournant le flanc nord du château, entraînèrent la démolition de plusieurs maisons au printemps 1890. Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville et ses vieilles demeures suscitent à leur tour l'intérêt. La réhabilitation du château y trouve d'ailleurs son pendant avec la restauration et le réaménagement en 1906 de la maison Castella, dite de Chalamala, par Victor Tissot. Moins méfiants peut-être et surtout moins sollicités par les hordes de touristes, les habitants ont ouvert grand leurs portes à l'ingénieur Julius Naehrer qui nous en livre en 1886, une description rare: «Après avoir franchi la porte voûtée de Saint-Germain, on entre par une pente assez raide dans la cité (burgum inferius) appelée au moyen-âge bourg de la Perreira. L'attention du voyageur est frappée par l'unité du style moyen-âge de tous les bâtiments de cette petite ville. Les maisons sont très étroites, quelques fois d'une largeur de 4 à 5 mètres. Toutes ont encore ces toits en bardeaux peu inclinés et très saillants du côté de la rue, ce qui donne à toutes les anciennes villes de la Suisse romande un cachet particulier. L'extérieur de ces maisons est propre, les fenêtres sont basses et couplées. Les portes sont ornées d'une arcature ogivale et portent le millésime de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de

45 K. BAEDCKER, La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice. Manuel du voyageur, Coblentz 1859, 135.



ces maisons sont d'une architecture vraiment curieuse, ont à l'intérieur des escaliers en colimaçon, sombres et étroits (70 à 80 centimètres de largeur). En visitant les appartements, on s'arrête avec complaisance devant les vieux poêles (en pierre), les peintures à fresque qui décorent encore les parois. On admire aussi les plafonds constellés de riches moulures. L'aspect extérieur de ces maisons n'est pas moins curieux. Cette partie se rattachait autrefois à l'enceinte et ne portait que des hourds pour défendre l'approche à l'ennemi qui voulait saper l'enceinte. Maintenant ce front se présente plus riche, trop riche peut-être, de galeries de bois, où l'on expose des lessives aux couleurs variées; trop riches aussi de latrines et de leurs tuyaux en bois allant du haut en bas du bâtiment»<sup>46</sup>. Douze ans plus tard, pour ne pas salir la renommée de la ville comme «station d'étrangers», les autorités locales décideront de cacher ces conduites d'aisance qui se déversent à ciel ouvert sur la colline. Un paravent végétal de six mètres de large les masquera désormais sur le versant nord-ouest de la cité. Cette «couronne de verdure» participant à l'embellissement de la ville devait, selon les autorités, contribuer «au bien-être et à l'aisance des habitants de la localité en rendant de plus en plus prospère l'industrie des étrangers et en enlevant aux stations rivales un des griefs qu'elles invoquent pour tenter de jeter le discrédit sur notre petite ville»<sup>47</sup>. L'industrie du tourisme, avec ses faux semblants et ses coups bas, imposait désormais ses règles. Ouvert trop tardivement en 1911, l'Hôtel du Bourgo (act. Institut La Gruyère, Ch. du Bourg 15, ne profitera guère des voyageurs huppés de la Belle Epoque, emportés par le premier conflit mondial mais il confirme la vocation touristique du site.

Malgré la réfection générale des toitures et la disparition des anciennes charpentes, malgré les assauts d'un modernisme souvent de pacotille, la face cachée de Gruyères promet encore de belles découvertes. Un premier recensement exhaustif mené en 1977 par le Séminaire d'histoire de l'art de l'Université de Fribourg, avec visite systématique de tous les intérieurs, avait révélé l'intérêt de ce patrimoine souvent dénigré parce que mal connu. Ce travail de base n'a malheureusement pas suscité de vocations et il aura fallu attendre une nouvelle démarche analogue, par le recensement des biens culturels immeubles du canton, pour confirmer l'intérêt de l'habitat à Gruyères. Plusieurs maisons ont en effet conservé leur distribution d'origine,



Fig. 144 La taverne de Chalamala au Village Suisse de l'Exposition nationale de 1896 à Genève, avec le décor peint de François Furet.

Abb. 144 Die Chalamala-Taverne im Schweizer Dorf der Landesausstellung von 1896 in Genf, Dekorationsmalerei von François Furet.

non seulement les cages d'escaliers circulaires décrites en 1886, mais également les foyers centraux qui divisent les maisons en trois parties, boutiques et «salon» sur rue, foyers et cuisines au centre, caves et chambres à l'arrière. Les premières analyses archéologiques ont confirmé l'originalité et l'importance de cette substance historique et en ont relevé quelques traits spécifiques comme l'importance de l'emploi du tuf et la généralisation des stucs, favorisée par des gisements de gypse, dont les mines étaient encore recherchées au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup>. De la manière dont on saura préserver ces caractéristiques uniques dans le canton, pourrait dépendre l'attrait futur de Gruyères, à une époque où seule l'authenticité peut encore rivaliser avec les prix cassés des découvertes «last minute».

46 Julius NAEHER, Le château et la ville de Gruyères. L'ancienne Chartreuse la Part-Dieu et la Tour-de-Trême. Etude sur l'architecture militaire du Moyen-Age, Lausanne 1886.

47 ACG, 1.2.1 Concessions, document du 20 juin 1898.

48 Voir par exemple: ACG, Administration communale 1.2.1 Concessions, Copie de la concession pour gypserie accordée à Lucien Geinoz de Neirivue le 18 juin 1858. Je remercie Sheila Fernandes qui a dépouillé et transcrit une grande partie des documents nécessaires à la réalisation de cet article, ainsi que la commune de Gruyères qui nous a ouvert sans restrictions ses archives.



Fig. 145 Le Belluard dans les années 1890, avec la porte d'Epagny masquant l'édicule de la grande citerne.  
Abb. 145 Der Belluard mit dem Epagny-Tor, dahinter das Brunnenhaus der grossen Zisterne, 1890er Jahre.

## Zusammenfassung

Bevor Greyerz zu einer unumgehbaren Etappe der Schweizer Reise avancierte, kannte die Stadt im 19. Jahrhundert zahlreiche Schwierigkeiten, was der ruinöse Zustand mehrerer Häuser bezeugt. Versuche, die lokale Wirtschaft zu beleben, beispielsweise mit einer Baumwollweberei, schlugen fehl. Vor diesem Hintergrund waren denn auch die Erwartungen an die Familie Bovy, die sich hier niederliess, gross. Die Geschichte der Oberstadt belegt die gelungene Anpassung im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts, mit der Gründung eines Armenhauses und eines Taubstummenheims. Auch die Gemeinde zog es nun vor, das alte Rathaus abzutreten, um ihre Schulen in unmittel-

barer Umgebung dieser wohltätigen Institutionen zusammenzufassen. Der Abbruch mehrerer Häuser, die Anlage der Avenue du Château und des Chemin de la Côte, die Instandsetzung des Spitals und des Rathauses sowie der Bau des Wohnhauses des Taubstummenpriesters (1891-1892) und der Schule (1913-1915) haben das Bild der Oberstadt grundlegend verändert. Die untere Stadt hat hingegen, trotz schwerwiegender Eingriffe, ihren ursprünglichen Charakter beibehalten und birgt hinter den Haustüren ein bis anhin verkanntes Kulturgut, das nun durch neue Bestandsaufnahmen und archäologische Untersuchungen nach und nach ans Licht gebracht wird.